

vite, pour avoir plus tôt fini ajoutant cependant que je ne pouvais pas m'en empêcher, que je détesterais toujours ma belle mère et qu'il pouvait bien le lui dire s'il voulait, j'attendis haletante, les joues en feu, sentant mes genoux plier. Toute ma vie, je me souviendrai de cet instant.

Je n'entendais rien : sans doute l'indignation le suffoquait. Je levai les yeux, tremblante, ils rencontrèrent les siens dont le regard me perça l'âme.

— O mon enfant, ma pauvre petite enfant ! dit enfin le bon curé qui suffoquait, non d'indignation, mais de chagrin : je ne puis vous absoudre dans de pareils sentiments. J'ai besoin de causer de ceci avec vos parents, puisque vous y consentez de vous-même. Mais, venez avec moi : nous allons prier la sainte Vierge qu'elle guérisse votre pauvre cœur malade.

Il sortit du confessionnal et alla devant l'autel où je m'agenouillai à côté de lui. Il priait à demi-voix et je voyais une larme rouler sur sa joue creuse. Quand il se releva, il me bénit, puis me dit :

— Allez, ma petite enfant ; priez bien le bon Dieu qu'il guérisse votre malheureux cœur et prévenez votre bon père que j'irai le voir demain.

Le lendemain, en effet, pendant que j'étais accoudée sur la terrasse qui dominait la vallée, je vis surgir le chapeau du bon prêtre sur l'étroit sentier qui y descendait ; puis la figure parut, puis la soutane râpée, et enfin les gros souliers à boucles.

Je quittai aussitôt la place et courus me réfugier dans ma chambre d'où je ne me décidai à sortir qu'une heure plus tard, après avoir vu de ma fenêtre, monsieur le curé redescendre le chemin de la Ronchère.

Que leur avait-il dit ? je l'ignorais, mais j'étais bien sûre qu'on avait parlé de moi. Eh bien ! j'aimais mieux cela : on saurait à quoi s'en tenir, au moins. Mais comment tout cela finirait-il ? Grand Dieu ! il leur avait peut-être conseillé de m'envoyer au couvent ! Cette idée me fut intolérable, et, dans ma hâte d'apprendre quelque chose, je me rendis à la salle à manger quoique l'heure du repas fût encore éloignée. Le couvert n'était pas mis. Je m'assis devant la table où j'appuyai mes coudes, laissant tomber dans mes mains ma pauvre tête qui me semblait lourde comme une pierre. Mon père et Mme Thérèse causaient dans le salon. A un moment où leurs voix s'élevèrent un peu, je compris leurs paroles.

— Il n'y a qu'une solution : le couvent, disait mon père.

— Non, mon ami, répondait-elle : je ne veux pas que votre fille soit éloignée à cause de moi. Ma santé est un peu languissante ; un séjour auprès de ma mère me ferait du bien. Pendant mon absence, les sentiments d'Antoinette à mon égard s'apaiseront : elle pourra faire sa première communion et j'espère que ce grand événement modifiera son caractère. Je reviendrai alors et tout ira mieux. Ne le pensez-vous pas ?

A ces mots, je relevai la tête. A travers l'ouverture de la portière, j'aperçus le mélancolique visage de Mme Thérèse. Elle avait pâli, maigri, depuis son arrivée à la Ronchère. L'idée que j'y étais pour quelque chose me traversa l'esprit comme un éclair.

— Je crois, en effet, répondit mon père, que ce serait une chance de succès ; mais c'est en même temps un grand sacrifice.

— Pour vous ou pour moi ? demanda Mme Thérèse.

— Pour tous deux, ma chère, répondit mon père, de son air grave.

Puis, ses traits se détendirent, un sourire très doux releva sa lèvre